

LE

GÉNÉRAL BUSTAMENTE.

1829 — 1842.

I

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table d'hôte de l'hôtel des Princes, au commencement de l'automne de l'année 1842, on en remarquait un d'une taille au-dessus de la moyenne, et droite encore, quoiqu'il eût passé la soixantaine. Un je ne sais quoi, dans sa tournure, un ruban de quatre couleurs différentes qui ornait sa boutonnière, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélaient un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient fortement gravés de la petite vérole; mais un front haut et large abritait des yeux noirs et per-

cants : ses cheveux que l'âge faisait grisonner sans les éclaircir frisaient énergiquement sur une tête ronde. Des épaules larges et carrées indiquaient une constitution pleine de vigueur, et enfin un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé décelaient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenait modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes, et pendant huit ans à peu près, investi d'un pouvoir souverain; pendant huit ans le tambour avait battu aux champs quand il sortait de son palais; il avait fait aux chambres au commencement de chaque session de solennels discours d'ouverture; il avait eu son conseil de ministres, en un mot, c'était presque un roi détrôné, c'était en 1840 l'*Excellentissime* seigneur, et en 1842 à l'hôtel de la rue de Richelieu, le général Bustamente tout simplement! Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa Anna, son ennemi personnel et son antagoniste, l'avait dépossédé de la présidence du Mexique, et le général D. Anastasio Bustamente, homme d'une grande probité politique, d'un patriotisme pur et désintéressé, d'une parole inviolable, cherchait à oublier dans l'étude à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il re-

grettait peu, mais les malheurs de son pays déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y choquent incessamment : c'était cette idée qu'il essayait de bannir dans le silence studieux des bibliothèques publiques et des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait assidûment.

Quand, au mois de septembre 1810, Hidalgo et Allende poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, répété partout, mit toute la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamente, âgé alors de trente ans environ exerçait dans la ville de Guadalajara, à 150 lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà même d'une certaine réputation de talent, lorsqu'il fut forcé d'abandonner sa profession et l'avenir qu'elle lui promettait pour se joindre activement, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre les patriotes. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis la première tentative d'insurrection, qu'il combattait sous les ordres de Calléja, contre Hidalgo, Allende, Aldama et Abasolo, ces grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille de Caldéron.

Les voyageurs qui ont fait une seule fois le trajet de Mexico à Guadalajara se rappelleront à quelques lieues de cette dernière ville, un pont de pierre jeté

sur une rivière qui coule au milieu d'une grande plaine dont le silence et l'aridité attristent l'œil. C'est le pont et la rivière de Caldéron. Dans la saison sèche à peine entend-on au milieu de son lit escarpé le murmure de ses eaux, tandis que dans la saison des pluies elle le fait gronder, et devient fougueuse comme un torrent; mais dans tous les temps, ce vent qui souffle tristement dans les grandes herbes desséchées, ces mornes horizons font naître dans l'âme un sentiment d'effroi, et le voyageur éperonne son cheval, car ce lieu funeste est souvent le rendez-vous des voleurs de grands chemins.

Le 17 janvier 1811 cent mille insurgés, avec trois cents bouches à feu, dont un grand nombre, avec cette force irrésistible des masses, avaient été apportées à bras des bords de l'Océan pacifique à travers les Cordillères inaccessibles, occupaient cette position. Cette foule immense, sans discipline, sans frein, était composée des éléments les plus disparates, depuis la soutane des prêtres, les manteaux bariolés des fermiers, jusqu'aux corps bronzés de 7,000 Indiens armés de flèches. Le général espagnol Calléja, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié à cheval et bien montés, et dix pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette innombrable multitude, et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les

insurgés furent taillés en pièces et leurs chefs dispersés.

D. Anastasio Bustamante alors simple officier, se distingua dans cette bataille, de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut la dispersion des insurgés, et peu de mois après la capture de leurs chefs. Selon la coutume des Espagnols qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes, séparées du tronc, furent exposées sur la place publique de Guanajuto, derrière un grillage de fer. Elles blanchirent là pendant dix ans, alternativement fouettées par la pluie, desséchées par le soleil, tour à tour outragées par les ennemis de l'indépendance, honorées par la pitié des patriotes qui venaient brûler de petits cierges devant elles, et prier pour les âmes qui les avaient animées!

Nous ne suivrons pas Bustamante dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acharnée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant; nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants (il avait reconnu que les véritables intérêts de sa patrie était dans leur cause), il fit enlever et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre en 1821. Ce fut dans cette

même année que le général Iturbide, qui devait à l'issue de cette lutte devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans Iguala l'indépendance de sa patrie; Bustamente se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec Santa Anna, qui le premier se déclara contre ce prince, après avoir été comblé de ses bienfaits. Forcé d'abdiquer en 1823, ainsi qu'on l'a vu, par suite de la défection de toutes les provinces de l'empire, il se retira en Italie; le 8 avril de la même année, la république fut installée.

Le général Guadalupe Vittoria en fut le premier président. Pendant ce laps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessait de droit, Bustamente prit une part active dans les affaires de l'État. Le 30 novembre de cette année, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire annuler l'élection de Pedrazza, qui venait de succéder à Vittoria; elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico, et l'avènement du général Guerrero, qui, nommé vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé, devait le renverser une année après, mois pour mois, et il était réservé au général Bustamente d'être l'instrument de sa chute et plus tard de sa mort tragique.

II

En décembre 1822, il commandait la division campée à Jalapa; comme il arrivait sous l'empire romain, quand les légions proclamaient un de leurs généraux empereur, et marchaient sous ses ordres, pour détrôner celui qui siégeait à Rome, les soldats de Bustamente le choisirent pour renverser Guerrero, alors dépositaire de l'autorité suprême. Le 18, il se mit donc en marche à grandes journées, et avec ses soldats infatigables à pied comme à cheval, il franchit rapidement les 80 lieues qui le séparaient de celui qu'il allait combattre; il n'avait fait encore que le quart de la route, quand Guerrero, effrayé de cette prochaine attaque, sans savoir que Santa Anna accourait à son secours, abandonna Mexico pour se jeter dans le Sud, laissant à un officier supérieur le soin de défendre le palais et la constitution attaqués.

On ne peut arriver de Jalapa à Mexico, à moins de faire un très-grand détour, qu'en suivant une large et belle chaussée pratiquée au milieu des lacs qui entourent la ville de ce côté; cette chaussée existait du temps de Montézuma, et servit de passage aux Espa-

gnols quand ils vinrent assiéger la capitale de son vaste empire. Elle aboutit à la barrière de Guadalupe; des retranchements en terre y furent élevés à la hâte, ainsi qu'aux abords du *Palais national*. De son côté, le commerce, qui n'avait pas oublié que dans le même mois de l'année précédente, le pillage avait été la suite de préparatifs semblables de défense, se fortifiait dans l'intérieur. Aussi, dans l'intérieur des maisons, aux portes épaisses et massives des magasins, garnies de tôle dans les temps ordinaires et barricadées de fortes poutres, on ajoutait des poutres nouvelles; on chargeait toutes les armes; on faisait des provisions de poudre, et chacun, prémuni de la sorte, était dans la résolution de faire soutenir aux pillards autant de sièges qu'il y avait de maisons dans le quartier du commerce. De nombreuses patrouilles de garde civile qui parcouraient les rues, inspiraient encore plus d'effroi. Le but de cette institution est à peu près le même qu'en France, avec cette différence que ces gardiens des propriétés et de l'ordre public au Mexique n'ont, en fait de propriétés à défendre, que des haillons, quelques vases ébréchés et une natte qui leur sert de lit: ceux-là sont les plus riches, et la plupart des autres n'ont pour foyer que la voûte d'un ciel toujours étoilé. Qui peut être plus intéressé au bouleversement de l'ordre qu'ils ont à défendre, que

ces citoyens en guenilles? Cependant Bustamente, parti de Jalapa le 18 décembre, n'était plus le 22 au soir qu'à quelques lieues de Mexico. La nuit du 22 au 23 était épaisse et sombre; une pluie fine formait une brume intense qui, jointe à celle qui s'élevait des lacs, cachait comme un rideau les deux pics neigeux des volcans qui semblent veiller sur la ville, et s'étendait sur la chaussée. Elle dérobait aux yeux des sentinelles placées à la barrière de Guadalupe une masse noire qui avançait rapidement vers cette entrée. C'était une troupe nombreuse de voyageurs; la pluie ruisselait sur leurs manteaux, et tombait en gouttières de la toile cirée de leurs chapeaux.

— Qui vive? cria une sentinelle en faisant résonner son fusil dans le silence de la nuit.

— Mexico, répondit une voix forte.

— Où avez vous rencontré l'ennemi? reprit le soldat en forme de question amicale.

— A Cordova, répondit la même voix.

La troupe continua son chemin, et entra dans la ville. A peu de temps de là une autre troupe, puis une autre encore, satisfait à la même réponse de la même manière et poursuivit sa route.

Le jour commençait à poindre, les volcans s'éclairaient de lumière, ainsi que les dômes des couvents et des églises recouverts de faïence bleue et jaune, et

divers autres groupes de voyageurs isolés vinrent se joindre aux précédents et se formèrent en colonne. Ils traversèrent rapidement les rues San-Francisco, et des Plateros, débouchèrent brusquement sur la place du Palais, s'emparèrent de l'*Ayuatamiento* (Hôtel-de-Ville) et se répandirent sur les terrasses et les grands balcons de ce bâtiment. Ce dernier forme avec le Palais national un vaste angle droit, et à la lumière naissante du jour, au moment où le bruit se répandait qu'un régiment déguisé était entré à Mexico, les soldats du gouvernement, cantonnés dans le palais, purent voir la vérité de ce rapport aux uniformes qui apparurent sur les terrasses de l'Hôtel-de-Ville.

Les deux partis se trouvaient alors à une demi-portée de fusil l'un de l'autre.

Une fusillade assez vive, mais non meurtrière s'engagea, le bruit en réveilla tous les habitants, puis elle cessa pendant une heure.

A sept heures du matin, une partie de la population se porta sur la grande place, — celui qui écrit ces lignes était au nombre des curieux. — Tout le monde s'interrogeait sur les événements de la nuit, s'informait des nouvelles, quand tout à coup la fusillade recommença. Les balles sifflaient au-dessus de la tête des promeneurs, et ce ne fut pas un des spectacles les moins curieux que celui de tant de monde

qui s'enfuyait avec une rapidité sans exemple. En un instant l'immense place fut déserte; chacun regagna sa maison pour la défendre; et du haut des terrasses que les balles atteignaient, on jetait parfois un regard curieux sur le palais et l'*Ayuatamiento*, couronnés chacun d'un dais de fumée blanche.

Les détonations de l'artillerie, les coups de fusil cessèrent graduellement : Bustamente était entré dans le palais, dont les défenseurs avaient mis bas les armes.

Par ses ordres des mesures énergiques furent prises pour contenir la populace hurlante qui se rappelait la fête de l'année précédente. Un gouvernement avait succédé à un autre dans l'espace de quelques heures; *la loge d'Ecosse* l'emportait sur *la loge d'York*, et à midi, Mexico ébranlé le matin par le bruit du canon, avait repris son aspect accoutumé. Ces scènes ne laissent de traces que chez ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Bustamente gouvernait donc à la place du vice-président Guerrero, ou pour mieux dire un de ses ministres, D. Lucas Alaman, homme de vues supérieures, véritable ministre d'État, tour à tour avocat, ministre, prétendant à la présidence, industriel et banqueroutier, fertile en expédients, machiavélique, ne reculant devant aucune conséquence politique, et

par-dessus tout subissant complètement l'influence de l'Angleterre. Il joua pendant trois ans un rôle important dans l'histoire du Mexique.

Pendant son gouvernement, Bustamente partageant complètement les idées de son ministre, voulut doter son pays des bienfaits de l'industrie. Il créa à cet effet le fameux Banco de Avio (banque de secours) pour établir au Mexique des manufactures et attirer des ouvriers et des fabricants français.

III

Guerrero, qui s'était sauvé à Tehuacan à l'arrivée de Bustamente, n'avait cependant pas abandonné la partie, et pendant toute la durée de l'année 1830, il guerroya avec *Alvarez* et *Amijo* dans le sud de la république. Bustamente, c'est Alaman que nous devons dire, résolut pour en finir avec lui de donner un sanglant exemple, et déploya, pour y parvenir, tous les moyens.

Il n'était rien moins que facile de s'emparer de lui par la force dans les solitudes brûlantes du Sud, où il pouvait braver impunément la poursuite de ses enne-

mis à la tête de ses fidèles *pintos*. Les sables qui brûlent les pieds; le soleil qui fond la cervelle; les maringouins qui dévorent et chargent le corps d'ulcères; la soif qui dessèche; les fièvres qui font frissonner sous un ciel de feu, étaient autant de remparts inaccessibles. La trahison devait mieux réussir, et il ne s'agissait que de trouver un homme pour la commettre. Cet homme se rencontra : hâtons-nous de dire qu'il n'était pas Mexicain !

Un Italien, un Génois, le capitaine *Picaluga* commandait un navire alors à l'ancre dans le magnifique port d'Acapulco, quartier-général de Guerrero. Il avait su gagner ses bonnes grâces avec ce caractère particulier à sa nation, et se lia avec lui d'une espèce d'intimité, car le vieux général possédait toute la bonté que promettait sa physionomie si franche. Il accepta donc un jour sans défiance une invitation de Picaluga pour venir déjeuner à son bord. Un canot vint le prendre le matin sur le rivage, et il trouva dans la chambre du capitaine une table splendidement servie. Il était seul, sans suite, comme celui qui se rend au foyer d'un ami. L'Italien pressa hypocritement ses mains dans les siennes; puis sans égard aux lois de l'hospitalité, sans pitié pour une tête blanchie que les balles avaient respectée pendant trente ans, il fit lever l'ancre pendant le déjeuner,

conduisit sa victime pieds et poings liés jusqu'à *Puerto-Escondito*, petit port du golfe de *Tchuan-tepec*, et la livra à ses ennemis.

Cette proie lui avait été payée 400,000 francs. Le procès fut bientôt instruit, et Guerrero condamné à être fusillé!

Le 14 février 1831, près de la ville de Oajaca, on vit un matin le pauvre vieux général marcher d'un pas mal assuré au lieu de l'exécution, et soit l'effet des fatigues, soit en pensant à cette horrible trahison, à ce moment suprême, il pleurait!.....

Le prix du sang ne profita pas à Picaluga; son nom devint un nouveau mot dans la langue espagnole, et l'on appelle un traître *picalugano*, et une trahison *picalugana*. Il a péri aux États-Unis d'une mort ignominieuse, sur le gibet!

Nous avons dit dans l'histoire de Santa Anna comment en 1832 la garnison de Vera-Cruz demanda à Bustamente le renvoi de son ministère que cet acte de cruauté avait rendu odieux à la nation, et le résultat de la lutte entre les deux généraux. Ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'avant la capitulation de Puebla, Bustamente, qui cédait alors d'une manière incompréhensible à l'ascendant de Santa Anna, l'avait déjà battu quelques jours auparavant, nouvelle preuve de ce que nous avançons en disant que ce

dernier se trouvait souvent victorieux après une défaite, grâce à cette confiance en soi-même, qui soutenue par quelques grandes qualités, opère souvent des prodiges.

En 1833 Santa Anna étant devenu président, obtint du congrès, en date du 24 juin 1833, un arrêt qui bannissait une trentaine de ses adversaires : Bustamente fut de ce nombre. Arrivé sous escorte à Vera-Cruz pour s'embarquer, le navire qui devait le transporter en France n'étant pas encore prêt à partir, le président par une rigueur blâmable envers un ennemi que la défaite rendait respectable, le fit jeter à bord d'un ponton mouillé sous le fort de *San Juan de Ulloa*. Ce ponton qui avait été jadis un vaisseau espagnol à trois ponts, devenu innavigable, servait de baigne à des malfaiteurs, et Bustamente y fut confondu avec ces misérables, sans égard pour son grade et pour le rang qu'il avait occupé dans son pays! Il vint alors en France pour la première fois, et pendant trois ans il parcourut l'Europe pour y étudier et admirer les merveilles de notre vieille civilisation. L'étude qui avait eu ses premières affections, le reconquit alors de nouveau, et charma ses loisirs jusqu'en 1836.

A cette époque la guerre éclata entre le Mexique et le Texas; Bustamente, fatigué d'un exil de trois ans,

repassa l'Atlantique pour aller demander à son pays du service contre le Texas.

IV

Il obtint mieux qu'il ne demandait, et il fut élu le 26 janvier 1837 président de la république mexicaine, et commença ses fonctions le 20 avril de la même année, jour où il prononça son discours solennel d'installation. Il avait eu pour concurrents à la présidence, le général Bravo, son ancien ministre D. Lucas Alaman, et Santa Anna. Celui-ci de retour de la captivité à Washington, et accusé d'avoir trahi la république par des traités onéreux, trouva en Bustamente un ennemi plus magnanime; et ne fut nullement troublé par lui dans la solitude de sa retraite.

Six jours après son avènement à la présidence, Bustamente, pour faire prendre patience aux troupes dont la solde était arriérée, et que les coffres vides de l'État ne pouvaient satisfaire, leur donna de sa cassette particulière un à-compte de cinquante mille francs. Le 8 mai suivant, il conclut avec l'Espagne un traité définitif de paix, et l'ancienne métropole reconnut l'indépendance mexicaine.

Nous ne répéterons pas ici ce que tout le monde sait du traité de l'amiral Baudin et de l'affaire de San-Juan-d'Ulloa, nous rendrons seulement justice à la fermeté de Bustamente dans cette circonstance critique, fermeté plus louable chez un homme qui avait su se rendre compte dans ses voyages du danger de braver la formidable colère d'une nation européenne, de la France surtout; et qui ne partageait plus les préjugés de ses compatriotes qui se croyaient invincibles pour avoir secoué le joug de l'Espagne. Dans la prise du fort de San-Juan-d'Ulloa, tenu jusque-là pour imprenable, et qui ne coûta que quelques heures d'efforts, il dut reconnaître à l'œuvre les soldats dont il avait vu les exercices militaires, et qu'il avait pu compter par milliers, comme on les compte dans son pays par centaines. Il dut sourire aussi à la vue de ces bandes de Français, qui expulsés du territoire mexicain, le traversèrent violons en tête, laissant derrière eux le sol qui les faisait vivre; il dut se rappeler alors le caractère national qu'il avait étudié chez nous : sa générosité sut faire respecter jusqu'à la fin les individus d'un peuple qui dans son exil l'avait d'abord accueilli avec tant d'hospitalité.

Ce ne fut pas le seul pas dangereux qu'il ait eu à traverser dans le gouvernement d'un pays dénué de ressources de toute espèce, continuellement agité par